



**Thucydide**, *Histoire de la guerre du Péloponnèse* | ≈428 avant notre ère  
[traduction par Charles Zévort | éd. G. Charpentier, 1883 | source Gallica-BNF]

#### Extraits

Livre II §47 à 54 : « Dès le commencement de l'été, les Péloponnésiens et leurs alliés vinrent avec les deux tiers de leurs contingents, comme la première fois, envahir l'Attique, sous le commandement d'Archidamos, fils de Zeuxidamos, roi des Lacédémoniens. Ils y campèrent et ravagèrent le pays. Ils n'y étaient encore que depuis peu de jours, quand la contagion se déclara parmi les Athéniens. On disait que précédemment, ce mal avait déjà éclaté en plusieurs endroits; à Lemnos et ailleurs, jamais, cependant, on n'avait vu, en aucun lieu, peste aussi terrible et pareille mortalité parmi les hommes. Les médecins étaient impuissants contre la maladie : d'abord ils avaient voulu la traiter faute de la connaître, mais en contact plus fréquent avec les malades, ils furent d'autant plus maltraités. Tous les autres moyens humains furent

également impuissants : prières dans les temples, recours aux oracles et autres pratiques du même genre, tout resta sans effet ; on finit par y renoncer au milieu de l'abattement général.

La maladie commença, dit-on, par l'Éthiopie ; elle descendit de là en Égypte et en Libye, et s'étendit à une grande partie des possessions du Roi. À Athènes, elle fondit tellement à l'improviste, que les habitants du Pirée, les premiers atteints, prétendirent que les Péloponnésiens avaient empoisonné les puits (car il n'y avait pas encore de fontaines en cet endroit). Du Pirée elle gagna la ville haute, et c'est alors surtout que la mortalité devint considérable. Je laisse à chacun, médecin ou autre, le soin d'exposer ce qu'il sait de ce mal, son origine probable, et les moyens qu'il croit propres à faire cesser une perturbation aussi profonde : pour moi je dirai quels en sont les symptômes, afin que, si jamais elle survenait de nouveau, on ait quelques indices pour la reconnaître. J'ai par-devers moi l'expérience pour avoir vu les autres atteints et pour avoir été frappé moi-même par le même fléau.

[...] En général, on était frappé subitement, en pleine santé ; et sans cause apparente. Au début, on éprouvait de violentes chaleurs de tête ; les yeux étaient rouges et enflammés. À l'intérieur, le gosier et la langue ne tardaient pas à s'injecter de sang ; la respiration était irrégulière, l'haleine fétide. Survenaient ensuite l'éternument et l'enrouement ; en peu de temps le mal gagnait la poitrine, avec de violents accès de toux. [...]

Tant que durait la force de la maladie, le corps ne maigrissait pas, et c'était chose étonnante qu'il pût à ce point résister à la souffrance ; aussi la plupart des malades, conservant encore quelque vigueur, ne succombaient que le septième ou le neuvième jour, dévorés par le feu intérieur. S'ils échappaient à ce terme, le mal descendait dans le ventre, et y produisait une violente ulcération, accompagnée d'une diarrhée continue, à la suite de laquelle beaucoup périssaient plus tard d'épuisements. Car la maladie, après avoir débuté à la partie supérieure et établi son siège dans la tête, se répandait de là dans tout le corps [...]. Quelques-uns aussi perdirent la vue. D'autres, dans les premiers temps de leur convalescence, se trouvaient avoir tout oublié et ne reconnaissaient plus ni eux-mêmes, ni leurs amis.

Aucune expression ne saurait donner une idée de ce mal ; sa violence, dans chacun des cas, était au-dessus de tout ce que comporte la nature humaine ; mais ce qui le distingue surtout des autres maladies propres à notre espèce, c'est que les oiseaux et les quadrupèdes qui se nourrissent de cadavres n'en approchaient pas alors, quoiqu'il y en eût un grand nombre sans sépulture, ou périssaient s'ils y avaient touché. Ce qui le prouve, c'est que les oiseaux de cette espèce disparurent complètement, et qu'on n'en voyait aucun, ni autour des cadavres, ni ailleurs. Les chiens, par suite de leur familiarité avec l'homme, rendaient ce phénomène encore plus sensible.[...]

Il n'y eut aucun corps que sa vigueur où sa faiblesse missent à l'abri du fléau ; il emportait tout, quels que fussent les soins et le régime. Le plus affreux était le découragement de ceux qui se sentaient attaqués : songeant tout d'abord qu'il n'y avait aucune espérance, ils s'abandonnaient eux-mêmes et

ne cherchaient pas à lutter contre le mal ; ce qui n'était pas moins triste, c'était de voir, comme dans les troupes, la contagion et la mort se répandre par les soins mêmes qu'on se donnait mutuellement ; car ce fut là ce qui causa la plus grande mortalité. Si, par crainte, on ne voulait pas communiquer avec les autres, on mourait délaissé ; bien des familles s'éteignirent ainsi, sans recevoir aucun soin de personne. Approchait-on, au contraire, des malades, on périssait également ; tel fut surtout le sort de ceux qui, se piquant de quelque vertu, ne s'épargnaient pas eux-mêmes, par un sentiment de pudeur, et allaient assister leurs amis ; car les parents eux-mêmes, vaincus par l'excès du mal, se lassèrent à la fin de rendre aux morts les derniers devoirs. Au reste, personne n'éprouvait pour les mourants et les malades une compassion plus vive que ceux qui avaient échappé au fléau ; car ils avaient connu les mêmes souffrances, et personnellement ils étaient désormais sans crainte, la maladie n'attaquant pas une seconde fois mortellement la même personne. Ils recevaient les félicitations des autres, et, dans l'enivrement de la joie présente, ils allaient jusqu'à se bercer de la vaine espérance qu'aucune autre maladie ne pourrait à l'avenir triompher de leur constitution.

Ce qui contribua surtout à aggraver les maux du moment fut l'affluence de ceux qui vinrent de la campagne à la ville. Ces derniers eurent particulièrement à souffrir : sans maisons, sans autre abri, au plus fort de la chaleur, que des cabanes privées d'air, ils périssaient en foule ; en l'absence de tout ordre, les morts restaient entassés les uns sur les autres. On voyait des malheureux se rouler dans les rues, autour de toutes les fontaines, à demi morts et dévorés par la soif. Les temples mêmes étaient remplis des cadavres de ceux qui étaient venus s'y abriter et mourir. Car tel fut l'excès du mal et de l'abattement, que, ne sachant plus que devenir, on perdit tout respect pour les choses divines et humaines. Les lois suivies jusque-là pour les funérailles furent mises en oubli ; chacun ensevelissait ses morts comme il pouvait [...].

Sous d'autres rapports encore cette maladie inaugura à Athènes un redoublement d'iniquités : les voluptés qu'on ne recherchait autrefois qu'en secret, on s'y abandonnait maintenant sans honte, au spectacle de tant de vicissitudes subites, à la vue des riches enlevés en un moment, et des pauvres de la veille succédant tout à coup à leur fortune. On voulait jouir sans retard et on ne visait qu'au plaisir du moment, en songeant que les biens et la vie étaient également éphémères. Nul ne daignait se fatiguer à poursuivre un but honnête, dans la pensée qu'on n'était pas assuré de ne point mourir. La volupté du moment et tout ce qui pouvait y conduire, à quelque titre que ce fût, voilà ce qui était devenu beau et utile. Ni la crainte des dieux, ni aucune loi humaine ne retenait personne ; car, en voyant mourir indistinctement tout le monde on jugeait la piété et l'impiété également indifférentes ; d'ailleurs, on ne comptait pas vivre assez pour atteindre le jour du jugement et de la punition ; on regardait comme beaucoup plus terrible l'arrêt déjà prononcé et suspendu sur sa tête ; et, ayant peur d'en être frappé, on trouvait naturel de jouir un peu de la vie.

Tels étaient les maux qui accablaient les Athéniens : au dedans la dépopulation, au dehors la dévastation des campagnes. Au milieu de ce désastre, on se rappela naturellement ce vers que les vieillards disaient avoir entendu chanter autrefois : "Viendra guerre Dorique, et Loimos avec elle". Un débat s'était élevé sûr ce vers, et l'on avait prétendu que les anciens n'avaient pas dit Loimos (la peste), mais limos (la disette). Dans les conjonctures présentes, l'opinion qui prévalut naturellement fut qu'il était question de la peste ; car ils mettaient leurs souvenirs en harmonie avec leurs souffrances. Je ne doute pas, du reste, que si jamais il survient une autre guerre avec les Doriens, accompagnée de disette, on ne donne au vers ce dernier sens. [...] La peste ayant commencé aussitôt après l'invasion des Péloponnésiens, si elle ne pénétra pas dans le Péloponnèse, du moins n'y fit aucun ravage notable ; elle dévasta surtout Athènes et ensuite les autres villes les plus peuplées. »

Livre III §87 : « L'hiver suivant, la peste fondit une seconde fois sur les Athéniens sans avoir jamais cessé complètement, elle leur avait cependant laissé quelque trêve. Dans cette seconde invasion elle ne dura pas moins d'une année, et deux ans dans la première. Rien ne fut plus funeste à la puissance athénienne dans les rangs de l'armée, ils ne perdirent pas moins de quatre mille quatre cents hoplites et trois cents cavaliers dans le reste du peuple le nombre des victimes fut incalculable. »

[Texte complet](#)